



HAL
open science

André Perianayagom Une encyclopédie ambulante du patrimoine indo-guadeloupéen

Appasamy Murugaiyan

► **To cite this version:**

Appasamy Murugaiyan. André Perianayagom Une encyclopédie ambulante du patrimoine indo-guadeloupéen. Ernest Moutoussamy. Inde-Guadeloupe Hommage à la mémoire, Editions Jasor, pp.155-159, 2016, 979-10-90675-53-7. hal-01429443

HAL Id: hal-01429443

<https://hal.science/hal-01429443>

Submitted on 8 Jan 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

André Perianayagom - Une encyclopédie ambulante du patrimoine indo-guadeloupéen, dans Ernest Moutoussamy (ed), Inde Guadeloupe – Hommage à la Mémoire, éditions JASOR, Pointe-à-Pitre, 2016, p. 155-159.

André Perianayagom

Une encyclopédie ambulante du patrimoine indo-guadeloupéen

André Perianayagom, source intarissable, n'a qu'une seule envie, c'est de faire retentir tout ce qui pourrait toucher de près ou de loin à la vie des Indo-guadeloupéens. Il nous laisse comprendre que sa vie est réglée autour de trois passions : s'occuper de toutes les divinités tamoules- hindoues, conduire les nadroms et réciter les belles chansons tamoules. Une vie pleine d'expérience de plus de trois quarts de siècle.

Il fait partie des hommes rares pour qui le sens même de posséder ces savoirs est de les partager. On connaît malheureusement très brièvement son histoire et encore moins tout ce qu'il a à nous apprendre.

C'est un homme très discret, humble et modeste. Rien ne laisse deviner ni la profondeur, ni l'étendue de ses connaissances tant dans les domaines des chants, des nadroms tamouls, des règles des rites ou des cérémonies, les rites de passages pratiqués chez les Indo-guadeloupéens, les recettes inédites, en bref, tout ce qui peut être cher au patrimoine guadeloupéen. L'important est que Monsieur Perianayagom est avant tout attaché à sa terre guadeloupéenne, et tout ce qu'il a en lui représente une très grande richesse pour bien comprendre la diversité de cette petite île. Il nous pousse à réfléchir et surtout à comprendre qu'il est tout à fait possible de vivre en harmonie et en paix dans un contexte de grande diversité.

Une enfance peu ordinaire

André Perianayagom est né le 24 septembre 1931 dans une famille de cultivateurs à l'habitation Montagne. A l'âge de seize ans, il perd sa mère et son père se remarie. Il a eu trois frères et quatre sœurs. Il lui reste un frère qui habite à Port-Louis, avec qui il est toujours en contact. D'autre part il a trois demi-sœurs vivantes, du côté paternel, avec lesquelles il garde également contact.

Enfant, il allait à l'école à Port-Louis du matin au soir et rentrait à pied à l'habitation Montagne. Le soir, à son retour, il s'occupait des animaux et donnait à manger aux lapins et aux porcs. Ensuite il prenait son dîner avant de se reposer, dormir, et il précise en tamoul « *niththirai* qui veut dire s'endormir ». Son récit, soucieux de précision, est ainsi ponctué très régulièrement de mots tamouls ou français pour se faire bien comprendre.

Il est bouleversé à l'âge de 16 ans par le décès de sa mère alors qu'il est en fin d'études secondaires. Noyé de chagrin et de tristesse, d'un coup de cœur il rompt avec l'école. Comme il était bon élève, son maître puis le directeur de son école vinrent le chercher à la maison et insistèrent pour qu'il continue ses études. Rien ne lui fera changer d'avis, devant l'immense tristesse du décès de sa mère et dégoûté de l'injustice de la vie, il quitte l'école définitivement.

Mais le temps n'attend personne et André Perianayagom décide d'entrer dans la vie active. A 16 ans, il s'achète un couteau et s'engage comme coupeur de cannes dans l'habitation. Il travaillera un quart de journée pour couper les canes et ensuite les attacher. Comme il était néophyte, il attrapait des ampoules aux paumes de deux mains, sa peau pelait et il souffrait beaucoup.

Désespéré, le jeune André Perianayagom chercha sa voie. Enfin, il entreprit un carême et se rendit dans un temple de « *Nâgoulân* » de son père et, tous les vendredis appelés « *vellikezama* », il priait le Saint *Nagoulan*, pour avoir une bonne santé et surtout lui demander un « *varom* », une faveur pour avoir le courage de travailler dans l'habitation. Il allumait une lampe sacrée dite « *latchoumi* » et déposait un bouquet de fleur comme offrande et priait encore le Saint « *Nâgoulân* » pour avoir un avenir, vivre en paix et créer un foyer, et surtout pour s'occuper de toutes les divinités. Il fut exaucé et comme il nous le dit : « Jusqu'à maintenant, je danse, je conduis les nadroms et m'occupe de toutes les divinités ».

Il se marie à 19 ans et devient cultivateur tout en continuant ses chansons et nadroms. Au mois de décembre 1959, il s'installe avec femme et enfants aux Mangles. A sa retraite en 1992, au lieu d'abandonner ses activités, il les continue avec passion.

Il existe bien évidemment plusieurs anecdotes, des brins d'histoires, des événements qui restent dans sa mémoire. Mais l'esprit d'André Perianayagom était à toute autre chose durant sa vie. Un quotidien bien rempli -travailler aux champs, s'occuper de ses temples et de ses divinités et psalmodier les chants tamouls- conservera l'homme en forme jusqu'à aujourd'hui. Disons que c'est une mémoire vivante de la Guadeloupe qui vit tranquillement aux Mangles.

Apprendre à chanter en cachette

Dès l'âge de 12 ans, il est animé par la quête de savoir, apprendre les 'chansons indiennes', comme il le dit avec toute cette joie qui déborde de ses yeux lumineux. En son temps, ce n'était pas si facile de s'initier aux chansons indiennes car les parents interdisaient systématiquement aux enfants d'apprendre les chants et les nadroms tamouls. Cependant, il commença avec ses grands-parents et des parents proches à apprendre les chansons. Comme il nous l'a répété avec insistance, il lui importait surtout de connaître les explications de ces chansons plus que leur apprentissage. Il se souvient de tous ses Grand Gourous qui lui ont appris les chants et les nadroms, par exemple, Parsuramin, Emmanuel, Akamma. Il nous explique aussi avec beaucoup de respect et de nostalgie que Abdul qui lui a donné Mâriyammen et Râma nadrom ; et comment le Tonton Abbaya lui appris des chants en cachette étant donné que ses parents ne l'encourageaient pas à apprendre les chants tamouls.

Comme le voulait la tradition, il nous explique avec fierté, qu'il a appris les sept nadroms et il les compte religieusement : Maldé vilan, Desingu, Marcandin, Rama nadagom, Ariccandira, Tamayandi, et Nallatanga. Bien curieusement, ce sont les sept nadroms qui sont appris et transmis à travers le monde au sein de la diaspora tamoule-indienne. Ce n'est pas tout, il a

appris aussi beaucoup d'autres chansons de divertissements ainsi que des chansons pour les filles, et la liste est longue.

Il se remémore des souvenirs de jeunesse, comment il avait appris à chanter en groupe dans l'habitation et comment les anciens transmettaient ce patrimoine aux jeunes.

« On est tous assis en rond lors des cérémonies. Il faut chanter un morceau par personne. Il ne faut pas changer, suivre les chansons alignées, pas les enjamber, quand une personne chante, les autres réfléchissent. Si on ne savait pas chanter, on était exclu du groupe et il fallait apprendre tout par cœur. Il faut que chacun chante un morceau. Si l'un de nous n'a pas encore appris, le Gourou le sort du groupe et il reviendra seulement quand il aura appris. C'était dur à l'époque mais c'était un plaisir. Les jeunes passaient à Capesterre, à St François et dans toutes les communes à tour de rôle et on apprenait en groupe. Quand le Gourou donnait une chanson, il fallait l'apprendre et la réciter le lendemain. Tous les soirs après avoir appris ses leçons d'école, on récitait les chansons. Et ensuite il nous donnait d'autres morceaux à apprendre ».

Les danses indiennes sous le signe de l'union

Les moments d'apprentissage de danses indiennes sont encore vivants dans son esprit et il nous convie à une promenade historique très riche en enseignements et en émotions.

« Tous les samedis, toujours à jeun, on fait la danse indienne dans toutes les communes. Et le lendemain matin, quand on a fait les remerciements, on fait la cérémonie. Il y a du kanji fait avec du riz et de l'eau. Il sera suivi de māmēn, māmī et atté valsé ('valsé' offert par l'oncle maternel, son épouse la tante, et la tante paternelle).

C'était un moment de réciprocité. Les Indiens venaient donner un coup de main aux uns et aux autres, tous les samedis, venant de toutes les communes, Port Louis, Capesterre, Saint Claude, Pont Camphres, Morne Rouge, etc. C'était l'union. Si nous ne sommes pas là-bas, nous sommes à Sainte-Anne, et on faisait la tournée. On ne faisait pas la cérémonie pour de l'argent. Chacun participait selon ses moyens et c'était une affaire commune et de la société. Il y en a un qui aidait pour faire la décoration, un autre apportait du papier à décoration, et d'autres donnaient une petite somme. Cet argent collecté était donné aux danseurs et à la danse.

Il y en avait un qui était chargé de noter sur un carnet tout l'argent reçu. Le responsable du carnet comptait la somme d'argent sur le cahier et il donnait à celui qui avait fait la danse et à celui qui avait officié la cérémonie. Et on conservait le cahier et ensuite chacun remboursait le présent reçu à son tour. Ce sont autant de vieilles traditions qui sont perdues ».

Les souvenirs impérissables

Les cérémonies, les danses sont autant d'occasion qui, non seulement réunissaient les Indiens de toutes les communes, mais étaient aussi l'occasion de partager la nourriture. Si le colombo reste une pratique antillaise vivante, Monsieur André Perianayagom nous rappelle que d'autres mets étaient consacrés aux fêtes des Indiens : moulengkîle (murungkai kīrai), rougaille, rougaille de cytère, kanji au riz et au piment, citron, kandekunji (keṇḍa kunñji) -les petits poissons-, épinards et beaucoup d'autres plats des Indiens. Il disait avec nostalgie « Ça les anciens. C'est pas tout le monde qui fait. Moi je fais toujours ».

La transmission

Pour André Perianayagom, les nadroms c'est tout dans la vie de l'habitation, c'est le plaisir, la distraction, c'est aussi la tristesse. Il nous explique sa vision des choses et que « la religion tamoule, la religion indienne, est la plus belle religion du monde. Mais il faut connaître l'histoire

et les explications, alors c'est bien. Il y a beaucoup de *varoms* (grâces) et c'est une richesse infinie ».

Une mémoire vivante qui préfère s'occuper de toutes les divinités et ne rate jamais une occasion de réciter les chansons et les nadroms qu'il a appris en cachette il y a plus de soixante-dix ans, avec la seule ambition de transmettre ce patrimoine à qui le voudrait. Et c'est reparti, il commence à nous expliquer comment il transmet aux jeunes : « Pour les jeunes, je montre, je coupe les papiers pour faire les décorations faire des '*naré*' dessins, pour apprendre, on oublie et on revient apprendre. Il y a des jeunes que veulent apprendre. Il faut faire carême avant d'apprendre ». On entend un certain désarroi quand il nous dit « Mais les jeunes ne savent pas tout ça maintenant, pas beaucoup sont intéressés... ».

Appasamy Murugaiyan
EPHE-UMR7528 Mondes iranien et indien
Paris.